Artefact

Techniques, histoire et sciences humaines

9 | 2018

Techniques, stratégies et alimentation pour temps de guerre

Florent Le Bot, Olivier Dard, Claude Didry, Camille Dupuy, Cédric Perrin (dir.), *L'Homme-machine I. Le travailleur-machine*

Paris, L'Harmattan, collection « L'Homme et la société », 2017, 362 p.

Thomas Guy

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/artefact/3742>

DOI : 10.4000/artefact.3742

ISSN : 2606-9245

Éditeur :

Association Artefact. Techniques histoire et sciences humaines, Presses universitaires du Midi

Édition imprimée

Date de publication : 15 mars 2019

Pagination : 363-368

ISBN : 978-2-8107-0623-5

ISSN : 2273-0753

Référence électronique

Thomas Guy, « Florent Le Bot, Olivier Dard, Claude Didry, Camille Dupuy, Cédric Perrin (dir.), *L'Homme-machine I. Le travailleur-machine* », *Artefact* [En ligne], 9 | 2018, mis en ligne le 04 mars 2020, consulté le 05 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/artefact/3742> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/artefact.3742>

Ce document a été généré automatiquement le 5 décembre 2020.

Artefact, Techniques, histoire et sciences humaines est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Florent Le Bot, Olivier Dard, Claude Didry, Camille Dupuy, Cédric Perrin (dir.), *L'Homme-machine I. Le travailleur-machine*

Paris, L'Harmattan, collection « L'Homme et la société », 2017, 362 p.

Thomas Guy

- 1 Qui aliène qui ? Entre le travailleur ne possédant que sa force de travail pour subvenir à ses besoins et la machine en tant que nouvel instrument de travail, les liens ont toujours été ambivalents. Ce sont ces liens que ce dossier propose d'interroger au sein d'une réflexion plus large portée sur les pratiques, actuelles et passées, du capitalisme. Le sujet est plus que jamais d'actualité : aux prophéties enchanteresses en provenance de la Silicon Valley promettant le réenchantement du travail et la libération de l'homme par la machine s'oppose le discours médiatique pessimiste annonçant l'effondrement des conditions de travail et la banalisation du chômage de masse. Cette double controverse, économique et sociale, n'est cependant pas récente : dès la fin du XVIII^e siècle, un certain nombre d'auteurs dénoncent la dangerosité du machinisme, source d'asservissement des travailleurs pour les uns, instrument de domination pour les autres. Ce dossier se propose ainsi de revenir sur la façon dont le capitalisme a conditionné – et conditionne toujours – les relations entre le travailleur et la machine.
- 2 L'introduction est d'ailleurs là pour le rappeler : le but n'est pas de revenir sur l'analogie entre l'Homme et la machine, notamment au sein du domaine philosophique, mais bien d'interroger l'impact des injonctions capitalistes dans l'évolution du « vieux couple que forme l'ouvrier, ou plutôt le prolétaire, et la machine ». Assumant une position sociohistorique, le dossier aborde cette problématique sous plusieurs angles tout en essayant de conserver un ordre chronologique. De l'apparition du concept d'ouvrier-machine aux nouvelles normes de contrôle social rendues possible par les nouvelles techniques, tant numériques que managériales, en passant par les

controverses médiatiques sur le prétendu avènement d'un Homme nouveau, le dossier se veut une exploration multifacettes de ce concept si ambigu de travailleur-machine.

- 3 Le premier article se penche sur *l'invention* de « l'ouvrier-machine » comme entité économique mais aussi morale. François Jarrige nous rappelle que cette expression est l'œuvre du publiciste et membre du Directoire Pierre-Edouard Lemontey, qui, déjà en 1801, met en garde contre les dérives engendrées par la montée conjointe du machinisme et des impératifs capitalistes. Selon lui, le fait que la chaîne de montage ait pour vocation de remplacer le travail qualifié par un travail routinisé risque de produire un prolétariat « pauvre, servile et sans émulation » résultant d'un « appauvrissement matériel et moral » lié à un travail avilissant et abrutissant. À l'opposé de cette condamnation morale, certains comme Jules Michelet tentent de réenchanter le machinisme en le présentant comme facteur d'autonomisation du travailleur. En définitive, la véritable question réside dans la capacité de réappropriation de la machine par l'ouvrier, devant faire d'un instrument de domination et d'aliénation un outil d'émancipation.
- 4 Un autre courant tente quant à lui d'aborder la problématique de l'ouvrier-machine sous un angle purement physiologique. C'est ce courant, héritier direct des travaux de Lavoisier, que Barthélémy Durrive nous présente, en centrant son étude autour des figures de Gustave-Adolphe Hirn et Jules Amar. Le premier, ingénieur chimiste de son état, tente d'appliquer, à travers une série d'expérimentations, les concepts de la thermodynamique à *l'Homme-au-travail*. Retraccées avec minutie et précision par l'auteur, ces expériences illustrent le projet de mise en équation de l'organisme humain et de la quantification de sa force de travail. Dans sa thèse intitulée *Le rendement de la machine humaine* (1909), Jules Amar cherche à calculer analytiquement et à mesurer expérimentalement le rendement énergétique de l'être humain. Mais à la différence de Hirn, qui souhaitait contribuer au développement de la thermodynamique naissante, la démarche d'Amar se veut bien plus normative, tenant de « dégager les fondements scientifiques du travail professionnel ». Barthélémy Durrive nous montre ainsi que préalablement à la transformation du travailleur en machine, c'est son objectivisation, via l'assimilation de son fonctionnement à un mécanisme, qui a ouvert la voie au Taylorisme et aux différentes formes d'organisation « scientifique » du travail.
- 5 Ce monde « tout entier voué à l'Efficiencia et au Rendement » fut largement critiqué en son temps par Georges Bernanos notamment dans *La France contre les robots* (1947). Olivier Dard nous fait (re)découvrir cet ouvrage qui se veut une critique acerbe de « la civilisation des machines » dont la figure centrale est cet « homme des machines ». Adoptant le style pamphlétaire qui le caractérise, Bernanos critique cette « civilisation de la quantité », cette « tyrannie abjecte du nombre », dans lequel l'Homme est nié dans ses dimensions économiques, politiques et sociales – simple rouage d'un système qui le dépasse et l'écrase. Pour Bernanos le constat est clair : le triomphe de la mentalité anglo-saxonne, associé au rationalisme post-Lumières, a conduit à l'émergence d'une modernité basée sur l'égoïsme et l'intérêt personnel, encourageant le matérialisme, ne valorisant que l'efficacité, la performance et la rentabilité, et surtout excluant tout « homme qui croit à autre chose qu'à la technique ». L'Homme contemplatif n'a plus sa place dans le système industriel ; à l'injonction d'aller toujours plus vite, Bernanos répond « Aller vite ? Mais pour aller où ? »
- 6 L'article suivant oppose les figures de Louis Armand et d'Abraham Moles à celles d'Henri Lefebvre et de Raoul Vaneigem, dans le contexte des controverses ayant

entouré le développement de la cybernétique. Si les premiers se veulent les promoteurs d'une modernité enthousiaste et exaltant à l'occasion un certain « prospectivisme cybernétique », les seconds adoptent une position bien plus critique, s'inspirant du courant situationniste pour dénoncer « un culte du futur... réactionnaire ». La spécificité de l'analyse proposée par Alexandre Moatti est double : d'une part, montrer que cette bataille idéologique repose en grande partie sur des luttes lexicales – robot, cyborg, cyberanthrope, ultra-humain... – et, d'autre part, mettre en lumière la dimension sociale de cette bataille en analysant les réseaux que tissent ces différents acteurs ainsi que l'occupation de l'espace médiatique par ces derniers. L'article se termine sur la discussion par Jean Rostand des thèses de Pierre Teilhard de Chardin, permettant de prolonger cette « querelle de la cybernétique » à la « querelle du trans-humanisme » actuelle.

- 7 Si dans le *Manifeste du parti communiste* (1848) la machine doit permettre l'émancipation du prolétariat et le renversement du capitalisme par l'émergence d'une conscience de classe, celle dépeinte dans le *Capital* (1867) possède un rôle bien plus néfaste, aliénant le travailleur et détruisant normes morales aussi bien que structures familiales. C'est sur ce dernier aspect que se concentre Claude Didry, focalisant son analyse sur « l'enfant-machine », précurseur de l'ouvrier-machine. Car l'un des mérites de la chaîne de montage mécanisée a bien été de décomposer le travail en une succession de tâches basiques pouvant être accomplies par une main-d'œuvre inexpérimentée – donc moins coûteuse. L'ouvrier peu qualifié, et moins bien payé, se voit ainsi forcer d'envoyer à l'usine sa femme et ses enfants pour satisfaire aux besoins du ménage, entérinant la déstructuration de sa famille et abandonnant tout espoir d'émancipation, la misère ouvrière étant inculquée et vécue dès le plus jeune âge. Pourtant Marx veut croire encore aux potentialités éducatives de ce travail des enfants pouvant constituer un véritable « enseignement technologique » à même de « produire des hommes dont toutes les dimensions soient développées ».
- 8 Les deux articles suivants nous proposent deux figures originales du *travailleur-machine*. La première est celle de Pierre Bézier, ingénieur chez Renault et père de nombreux procédés de production automatisés (machines-transferts, machines à commande numérique, CFAO). Couplant les archives issues de la longue carrière de Bézier chez Renault à celles de l'entreprise, Alain Michel livre une analyse *internaliste* tout à fait originale de l'apparition et du développement de l'automation en France au xx^e siècle. La figure de l'*ingénieur-machine* permet de redonner une saveur à l'idéal de progrès et d'ancrer les controverses sur le machinisme dans une perspective plus concrète. L'article revient d'ailleurs sur cette querelle en identifiant les trois axes selon lesquels elle se propage (inquiétudes humanistes, technophobie, et critique sémiologique) et en montrant que les penseurs internalistes des techniques évitent certains de ces écueils en centrant leurs analyses sur « le fonctionnement concret des ensembles techniques et... les liens que ce fonctionnement crée entre les hommes ».
- 9 Après l'ingénieur, voici l'*artisan-machine*, nouvel avatar du travailleur-machine lui aussi trop souvent délaissé dans les analyses. Cédric Perrin revient sur l'évolution de la notion d'artisanat en France au cours du xx^e siècle et sa confrontation – apparente – avec le monde des machines. L'auteur montre très clairement que la naissance puis le développement de la figure de l'artisan comme travailleur manuel est à mettre en regard du rejet ou de la glorification de la modernité et non pas du recours aux machines. Au conservatisme des années 1930 glorifiant le travail manuel succède la

fièvre modernisatrice des Trente Glorieuses rejetant ce même travail manuel jugé bien trop archaïque. Artisanat et machinisme ne sont pourtant pas antinomiques : malgré un certain nombre d'obstacles à leur diffusion (aux coûts d'acquisition notamment) l'artisanat est un des secteurs qui a le plus bénéficié de l'apport des machines et qui s'est le plus transformé à leur contact. Sans tomber dans une vision glorificatrice du travail artisanal, Cédric Perrin nous livre une analyse de l'artisanat et de ses liens avec le machinisme faisant écho à celle de Matthew B. Crawford sur le travail manuel et la modernité.

- 10 Les deux derniers articles du dossier adoptent quant à eux une approche plus sociologique. Ainsi Cynthia Colmellere se base sur une cinquantaine d'entretiens réalisés au sein d'entreprises pharmaco-chimiques pour analyser dans quelle mesure la « rationalité technicienne et managériale » permet un contrôle accru du travail et la perpétuation de l'ordre capitaliste. L'originalité de l'étude se trouve dans la diversité des points de vue exprimés, aussi bien par les ingénieurs en charge des plannings que par les opérateurs chargés de les appliquer. Si les premiers sont soumis à de forts impératifs de rentabilité et n'hésitent pas à vendre « la modernisation technologique comme une stratégie de survie », les seconds ressentent la division du travail opérée et « l'automatisation massive des process » comme une véritable dépossession. Plus qu'un moyen d'optimiser les profits, le recours à des techniques managériales couplées à des dispositifs techniques, permet de perpétuer l'ordre social imposé aux ouvriers en l'incarnant dans une certaine matérialité.
- 11 Enfin, reprenant le thème du contrôle social du travail, le dernier article nous propose une plongée vertigineuse dans l'univers des « ouvriers invisibles » de l'industrie agroalimentaire, chargés de préparer les colis qu'une voix numérique issue d'un casque leur *ordonne* et d'en valider la réalisation à l'aide d'un micro. Uniquement en contact avec le progiciel de gestion, ces ouvriers apparaissent comme le prolongement de l'outil de planification, renversant l'image de l'outil en tant que prolongement du corps. David Gaborieau se base sur une série d'enquête et d'entretiens pour nous montrer comment les ouvriers mobilisent l'image du *robot* pour lutter contre le sentiment de dépersonnalisation. L'article nous présente ainsi la façon dont se perçoivent ces ouvriers et les stratégies qu'ils adoptent pour adoucir les *stigmates* d'un travail particulièrement aliénant.
- 12 Quel bilan tirer de cette exploration des différentes facettes du *travailleur-machine* ? Tout d'abord, que la perspective sociohistorique adoptée, centrée sur les hommes, femmes et enfants au contact des machines permet de fournir une analyse qui échappe aux discours mystificateurs des chantes du capitalisme. On y retrouve les controverses portant sur la division du travail, l'appauvrissement et l'aliénation qu'elle entraîne, ainsi que les bouleversements consécutifs à l'introduction du machinisme, aussi bien dans les pratiques de l'artisanat que dans les nouvelles normes de contrôle social. Mais l'originalité du dossier réside dans sa capacité à montrer que ces débats résultent d'une construction temporelle longue et d'une lutte sociale encore d'actualité. Il ne s'agit de condamner ni le capitalisme, ni le machinisme, mais d'interroger scrupuleusement les liens existants entre ces deux grandes tendances héritières des Lumières. Soulignons que le dossier conforte l'analyse d'un précédent numéro qui statuait que « le *profit* [C. Didry], la *justification* [F. Jarrige], le *contrôle* [D. Gabonneau], la *perpétuation* [C. Colmellere] et la *prophétie* [O. Dard] constituaient le moteur du capitalisme ».

- 13 Deux raisons principales expliquent que l'introduction de la machine au sein du monde du travail a été, et est toujours, aussi mal vécue. La première est d'ordre *structurel*. Plus que le capitalisme, il conviendrait d'interroger les impacts négatifs du productivisme. L'*optimisation* des moyens de production conduit nécessairement à une dépersonnalisation transformant le travailleur en simple extension de la machine et assimilant l'individu à un réservoir de travail. La seconde raison est d'ordre psychologique. Le travailleur, et a fortiori l'Homme, ne doit plus voir la machine, ni comme un rival, ni comme un esclave car c'est dans ces considérations que résident les germes de l'aliénation.

Malgré les apparences, une civilisation du rendement, en dépit des apparentes libertés civiques qu'elle laisse aux individus, est extrêmement contraignante pour eux et empêche leur développement, parce qu'elle asservit simultanément l'homme et la machine ; elle réalise à travers la machine une intégration communautaire contraignante. Ce n'est pas contre la machine que l'homme, sous l'empire d'une préoccupation humaniste, doit se révolter ; l'homme n'est asservi à la machine que quand la machine elle-même est déjà asservie par la communauté¹.

NOTES

1. Gilbert SIMONDON, *L'individuation à la lumière des notions de forme et d'information*, Grenoble, Éditions Jérôme Million, 2013, p. 355.

AUTEUR

THOMAS GUY

CEA-Laboratoire des recherches sur les sciences de la matière (LARSIM)